**Extrait : Lacs et montagnes.** *L’Infante maure*, Albin Michel 1994, p. 70-71

Papa, dans son pays, n'a pas de lacs, mais il a des montagnes.

— C'est bourré de montagnes, dit-il.

Nous n'en avons pas une seule, nous. Nous ne savons pas ce que c'est, une montagne.

— C'est plus haut que tout, dit-il. C'est ce qu'il y a de plus haut qui puisse tenir debout et prendre de la place.

Nos lacs, eux, restent toujours couchés, mais ils prennent aussi de la place, comme le vide tient de la place, pas mal de place. Chez nous, vous avez justement tout le vide que vous voulez, toute la place. Et ces lacs qui sont une grande lumière qu'on redouterait de voir se briser.

— La montagne, rien ne peut la briser, la montagne c'est dur, c'est épais, c'est opaque, dit papa.

Nos lacs, c'est du silence fait eau, lumière.

— La montagne, c'est un grand bruit énorme, mais en dessous de l'oreille.

Je l'écoute parler de ses montagnes, je crois entendre leur bruit et je songe à la perfection du silence, à la perfection de la lumière de nos lacs. Et si on y ajoutait la perfection de nos neiges...

Mais verrai-je une montagne et à quoi ça ressemble, au moins une fois ?

— Et au-delà des montagnes, dit papa, il y a le désert.

Le désert?

— Le désert, dit papa, c'est le désert. Du sable et rien.

Papa, quand il me parle de cette façon, je prends sa main et je la mets contre ma joue. Le contact est dur et doux. Je sens la chaleur de sa peau, la chaleur de ce désert, mais aussi la fraîcheur de ma peau qui est celle de nos neiges. Je les garde en moi pour les moments où il n'est pas avec nous. Nous n'avons plus besoin de paroles après ça.